

THÉÂTRE DE LA BASTILLE

Direction Claire Dupont
76 rue de la Roquette 75011 Paris
Réservations : 01 43 57 42 14
www.theatre-bastille.com



AGNÉS MATEUS QUIM TARRIDA

Du 15 au 20 mars à 20h,
samedi 16 mars à 18h,
relâche dimanche 17 mars

Tarifs
Plein tarif : 25€
Tarif réduit : 19€
Tarif + réduit : 15€

Durée du spectacle : 1h15

REBOTA REBOTA Y EN TU CARA EXPLOTA

Service presse
Emmanuelle Mougne
emougne@theatre-bastille.com
Tél. : 01 43 57 78 36
Port. : 06 61 34 83 95

SPECTACLE EN ESPAGNOL SURTITRÉ EN FRANÇAIS

DISTRIBUTION

Conception et mise en scène

Agnés Mateus

Quim Tarrida

Avec

Agnés Mateus

Invité

Pablo Domichovsky

Son et vidéo

Quim Tarrida

Lumières

Laura Morin

Quim Tarrida

Coordination technique

Laura Morin

Photographies

Quim Tarrida

Traduction et surtitrage

Marion Cousin

Adaptation de la traduction

française soutenue par le

Théâtre de Choisy-le-Roi/Scène

conventionnée pour la diversité

linguistique

Coproduction

Festival TNT - Terrassa Noves

Tendències 2017, Antic Teatre

Konventpuntzero et AMateus &

QTarrida

Avec le soutien de

La Poderosa, Nau Ivanow et

Teatre La Massa

Production tournée française

Anne Goalard

Jean-Michel Hossenlopp

Aide à la production

Paola Amghar

REBOTA REBOTA Y EN TU CARA EXPLOTA

« *Ca rebondit ça rebondit et ça t'éclate en pleine face* ». La traduction du titre d'Agnés Mateus et Quim Tarrida indique bien la nature de ce spectacle-performance : un sens du rebond et de la dynamique, voire de la dynamite, porté par la puissance de son interprète qui, seule en scène, déploie une énergie sans faille pour faire entendre la violence faite aux femmes, qu'elle soit symbolique ou réelle. Cette énergie, qui ne faiblit jamais, fait tout le sel et la force de cet opus qui enchaîne les situations, débusquant avec une drôlerie mordante le machisme ordinaire ou exposant avec méthode le drame des féminicides. Féroce, ironique, mais aussi étrangement mélancolique par son usage des images, ***Rebota rebota y en tu cara explota*** invite à rendre hommage aux femmes tombées sous les coups des hommes et dénonce la société qui rend cela possible.

Laure Dautzenberg

PHOTOS



© Pep Espelt



© Quim Tarrida

INTENTION

La vie devrait nous exploser au visage plus souvent...

Nous sommes des centaines de milliers à sortir dans la rue pour célébrer le football. Nous mangeons les déchets plastiques que l'on jette dans l'estomac des poissons, qu'on cuisine ensuite pour le dîner. Nous vendons des appartements à des prix qui nous sont inaccessibles, pour ensuite aller manifester contre le tourisme. Nos amis sont devenus des politiciens qui habitent maintenant dans leurs bureaux. Dans le pays dans lequel nous vivons, on assassine des femmes, à raison de deux par semaine depuis bientôt dix ans, et nous (les femmes) devons continuer à nous défendre et à nous justifier. Malgré cela, à chaque décès on ne manque jamais la minute de silence devant les mairies.

Nous, les femmes, on ne « perd » pas la vie, non : on nous assassine. Appelons les choses par leurs noms. On ne devrait pas avoir peur des mots tels que : meurtre, suicide, mort, canular, merde, métastase, leucémie, chauve, gros, acné, pus, hémorroïdes, caca, asphyxie, mépris, avortement, euthanasie, polygamie, mères porteuses, adultère, vomi, crottes de nez, coloscopie et amour.

Parlons de notre inactivité, des actions faites par des personnes qui changent le monde petit à petit, de notre négligence et de l'espoir qui nous reste, de notre manque d'amour, de ma tyrannie ; dont personne ne connaît l'existence mais que certains subissent, de la violence, ma violence, ta violence...

... la vie devrait nous exploser au visage plus souvent.

UN TEXTE COMME POINT DE DÉPART

Ceci est un prologue, à lire avec une musique de fond (*No Surprises* by Radiohead)

Commencer une création.

Nous parlons à nouveau de la violence, c'est un sujet qu'on avait déjà commencé à aborder mais qu'on a laissé de côté à mi-chemin, inachevé,

et si on l'a laissé là, c'est pour tant et tant de raisons.

On voit des images de femmes que leurs maris font disparaître

des hommes qui tuent

des femmes assassinées, sans nom,

des femmes qui disparaissent,

c'est peut-être pour ça que l'on devrait écrire un spectacle qui leur serait entièrement consacré, à eux,

c'est peut-être pour ça que c'est une vie entière qui devrait leur être consacrée, à eux,

aux hommes qui tuent.

Qui tuent dans l'armée, qui tuent d'autres hommes, qui tuent les femmes qu'ils aiment.

Tuer comme façon de communiquer,

tuer pour dire,

tuer par folie...

La frontière est si mince...

Tuer pour cause d'impuissance, tuer pour démontrer,

Tuer comme toute dernière frontière de communication.

Tuer, tuer

c'est dingue ce que ça peut être rageant de ne pas avoir ce que l'on veut

la rage de ne pas avoir

toute la rage qu'on ressent quand on ne peut pas avoir

tué.

On n'a jamais essayé,

mais il faut toujours une première fois

non, il ne devrait pas toujours y avoir une première fois

c'est peut-être une structure particulière du cerveau ?

Peut-être en fait-on une lecture trop simpliste ? Peut-être est-ce un sujet trop délicat ?

On pourrait le traduire autrement :

... on mettra de la musique,

un air de musique pour vous accompagner devrait retentir.

On pourrait parler de nos propres envies de tuer

de notre rage à nous,

alors peut-être serait-on capables de comprendre davantage.

On pourrait parler de la joie d'être vivant, la joie de prendre soin d'autrui,

de prendre soin de l'autre sans rien attendre en retour, ... de l'amour ?

UN TEXTE COMME POINT DE DÉPART

Écrire un spectacle sur l'amour ?

Sur le féminisme à la mode... pas besoin,

sur le féminisme de toujours... peut-être,

sur les envies de chanter,

sur la musique en tant que salut,

la musique comme salut éternel,

la musique, langage universel, le chant comme moyen de communication.

Parler d'Anna Orantes, la seule des 1600 dont on se souvient du nom,

ou de Svetlana et de son soi-disant prétendant.

On s'en souvient parce qu'elles sont passées à la télé, dans des émissions à succès,

On se souvient du pouvoir de la télévision, du manque de pouvoir des personnes,

du sex-appeal des histoires scabreuses,

de l'attrait des histoires de cul qui ne vont que dans un sens,

des femmes qui apprennent à reconstruire leurs os,

des hommes qui n'ont rien à voir avec tout ça,

des hommes qui n'ont rien à voir avec ces autres hommes et qui ne savent pas quoi faire

des hommes qui subissent les hommes de leur espèce

des généralisations,

des émotions portées à l'extrême.

Des sables mouvants et difficiles que s'avère être le terrain des sentiments,

de l'inexplicabilité du silence

Silence

Pas d'alarmes, pas de

surprises, no alarms, no surprises

la mort

no alarms, silence.

Silence

un sujet qui nous mène tout droit au bord du

précipice

qui nous poussera tout droit dans le gouffre, toi et moi,

qui nous mène toutes, et tous, vers le précipice

mais en fin de compte... Il nous restera toujours Aphrodite A, de la série Goldorak, heureusement.

Depuis l'an 2000, on compte 1600 féminicides,

on a droit à deux femmes assassinées par semaine, depuis 16 ans.

ENTRETIEN

Laure Dautzenberg : *Comment est née l'idée de créer **Rebota rebota y en tu cara explota** ?*

Agnés Mateus : On venait de travailler sur la violence policière pour notre précédent spectacle et les assassinats de femmes étaient un sujet qui nous touchait également beaucoup. Dans notre pays, au moment de la création, en 2017, personne n'y prêtait attention, les institutions les ignoraient, rien ne se passait. Il y avait assassinat sur assassinat sans que personne ne réagisse. Même le terme de féminicide n'avait pas encore émergé. C'était comme une injustice réactivée chaque jour et cela nous a donné envie d'agir. Cela reste malheureusement tristement d'actualité.

L. D. : *Vous cultivez un art engagé, avec une dimension très politique. En quoi est-ce important pour vous d'être à cet endroit-là ?*

Quim Tarrida : Nous faisons un type de théâtre que nous aimons voir, qui nous divertit, nous fait penser et parfois nous fait souffrir. Nos œuvres sont faites pour être partagées. Si le public n'existe pas, nous non plus. La question est : que pouvons-nous offrir pour essayer de changer les choses ? C'est notre responsabilité d'artiste.

A. M. : On joue pour le public. Bien sûr, on ne pense pas à lui quand on travaille mais on fait de l'art pour communiquer, exprimer des choses, partager en utilisant des formes et un langage très populaire. Au début des performances, nous essayons d'aller droit au sujet. Si on parle d'assassinat, on y va, même si chemin faisant, dans le spectacle, beaucoup de métaphores, beaucoup d'images surviennent, ainsi que de la poésie. Beaucoup pensent que *Rebota* est improvisé mais ça ne l'est pas du tout. Nous aimons le fait que ce soit comme un concert. Dans les concerts tu ne penses pas, tu ressens. Et nous aimons beaucoup cela : tu ne penses pas pendant, mais tu penses après.

L. D. : *Comment fonctionne votre duo ?*

A. M. : C'est très intense parce que nous habitons ensemble, c'est donc 24 heures sur 24 ! Nous partageons une vision critique et politique de la société. On s'est connus dans les manifestations à Barcelone, il y a dix ans et je crois que cet esprit-là perdure encore maintenant. Mais nous avons parfois des visions très différentes d'un même sujet, ce qui est très intéressant car cela nous oblige à nous confronter et à défendre beaucoup plus nos idées. Après, de manière concrète, Quim a plus la part d'installation, de construction des images, des concepts, et moi la part du texte et de la performance sur scène.

L. D. : *Agnés, vous avez une formation en journalisme. Est-ce important dans votre travail d'artiste ?*

A. M. : J'ai étudié le journalisme parce que tous mes amis ont fait cela. Ce n'était pas une vocation. J'en ai fait pendant des années avant d'arrêter pour faire du théâtre. Mais au fond, ce n'était pas mal choisi. Connaître la réalité, écrire, questionner ce qui est autour de moi, aller un peu plus loin, c'est ce que je fais aujourd'hui et cela a quand même à voir avec le journalisme.

L. D. : *Et vous Quim, quelle est votre formation ?*

Q. T. : Je viens des beaux-arts, des arts plastiques ; je travaille comme artiste, peintre, sculpteur, illustrateur... Mais j'ai aussi étudié le journalisme et pour moi celui-ci consiste à observer et expliquer les choses avec un point de vue ce qui est très proche des arts visuels où l'on observe et où il faut générer certains concepts pour que les gens puissent comprendre vos doutes, vos questions...

L. D. : *On vous cite parfois comme héritiers de la movida. Vous reconnaissez-vous là ?*

A. M. : Ça c'est une invention française ! La movida est un concept né à Madrid au début de la transition politique en Espagne. Cela a été

ENTRETIEN

l'émergence des groupes punk, d'une esthétique différente, de la liberté culturelle, les débuts d'Almodovar, beaucoup de musique, de cinéma bizarre, mais ce sont des gens qui ont presque 70 ans maintenant et cela n'existait pas du tout à Barcelone. Moi je viens d'un collectif qui s'appelait General Electrica et on a commencé à faire, il y a trente ans maintenant, du théâtre un peu hérité de la Volksbühne de Berlin, de Pina Baush, du théâtre du quotidien.

L. D. : *Dans le spectacle il y a une part performative et des images quasi mélancoliques. Pourquoi avoir mis ces images qui viennent troubler le spectacle et lui donner une autre dimension ?*

A. M. : Dans le type de théâtre que nous faisons, il n'y a pas de structure narrative classique avec un début, un milieu, une fin. Dans *Rebota rebota* nous avons trouvé cette façon de coudre les scènes...

Q. T. : Une part importante de notre culture vient du monde de la performance. Ici, on l'a transformé en une « scène théâtrale ». Les images que nous apportons sont comme des pauses, de petites pièces qui autorisent des respirations à Agnès qui est seule sur scène et cela nous permet aussi de baisser la tension et de faire entendre ce qui venait avant et qui viendra après. Le public est amené à se demander pourquoi il voit cela. Au fur et à mesure, cela montre que nous ne voyons pas toujours ce qui est autour de nous. C'est minimal mais cela aide beaucoup à comprendre la complexité de ces affaires. Ces images expérimentales finissent par donner à voir la violence des assassinats.

L. D. : *Vous travaillez sur les codes de la représentation pour les emmener ailleurs... Cela fait-il partie de votre langage artistique ?*

A. M. : On aime beaucoup mettre sur le plateau des choses ordinaires, domestiques. Un jour, au Portugal, une journaliste nous a dit : « *Votre*

spectacle est très moche ! » Je lui ai demandé pourquoi. Elle m'a expliqué qu'il y avait plein de choses sur scène que nous avions dans nos maisons... C'est vrai ! Dans notre premier spectacle on utilisait un micro-onde ; dans notre dernier spectacle on utilise beaucoup une machine à laver : ce sont des choses très quotidiennes, très communes, que tout le monde partage. Même chose avec Frida Kahlo dans *Rebota rebota* : nous parlons d'elle et tout le monde comprend... C'est une manière de se connecter au spectateur. Et même le lanceur de couteau que l'on convoque dans le spectacle est une figure populaire : nous en avons tous vu au cirque. Sans forcément réaliser que c'est toujours un homme qui lance un couteau sur une femme...

Q. T. : On aime jouer avec la vulgarité et la simplicité qui peuvent, selon les contextes, donner beaucoup d'intensité. Le titre par exemple vient d'une phrase très enfantine, une formule que tout le monde connaît en Espagne et qui dit en quelque sorte « *Ce que tu fais, ça va te revenir* ». Dans la société, il y a de la violence, il y a ces assassinats qui peuvent eux aussi revenir comme un boomerang. Nous jouons ainsi avec l'ironie, le sarcasme, de manière très simple.

A. M. : On aime l'humour, mais il faut commencer par rire de soi-même avant de rire d'autre chose. Il y a beaucoup de spectacles qui se contentent de rire des autres. Pour nous c'est un peu présomptueux. On n'a pas l'autorisation morale de rire des autres, il faut commencer par soi-même.

L. D. : *Que représente pour vous le fait d'être « artistes du Parlement » pour trois ans au Théâtre de la Bastille ?*

A. M. : Malheureusement, le théâtre contemporain de création n'est pas très soutenu à Barcelone. En Espagne, c'est encore le frère moche et con. Ce que nous faisons n'est pas du tout nouveau mais trente ans après nous sommes encore perçus comme des créateurs faisant des choses bizarres.

ENTRETIEN

Alors avoir la possibilité de travailler trois ans avec un accompagnement, un espace, cela permet de respirer un peu, de ne pas toujours tout recommencer, d'être un peu plus tranquilles pour créer.

Q. T. : C'est l'opportunité d'avoir du temps, de transmettre différemment ce que nous faisons, et d'avoir l'occasion de connaître mieux une équipe de théâtre, un quartier, Paris...

PARCOURS

Agnès Mateus

Agnès Mateus a d'abord étudié et pratiqué le journalisme à Barcelone avant de suivre des études de théâtre (avec Txiqui Berraondo et Manuel Lillo) et de danse. En 1996, elle fait partie du noyau de création du Colectivo General Elèctrica. Elle y travaille jusqu'en 2004, date de sa dissolution. Au cours de ces huit années, elle fait de la production aussi bien que de l'assistanat de mise en scène ou de la gestion et travaille en tant qu'actrice sur certains spectacles. Performeuse et artiste pluridisciplinaire, elle joue par ailleurs avec Juan Navarro, Roger Bernat, Rodrigo García et Simona Levi, avec lesquels elle continue de collaborer actuellement dans plusieurs projets. Elle a aussi chanté de 2010 à 2014 dans le Grupo V de Amor.

En 2010, elle rencontre Quim Tarrida avec lequel elle crée en 2014 *Hostiando a M.*, spectacle qu'elle interprète et qui se focalise sur les violences policières. ***Rebota rebota y en tu cara explota*** est leur deuxième pièce.

des jouets électroniques musicaux.

En parallèle, il développe sa carrière professionnelle en tant que directeur créatif et d'art dans des agences de publicité, des studios de création graphique et de communication interactive en ligne.

En 2004, avec l'artiste Dani Montlleó, il crée SubcutanSpoon, une entreprise spécialisée dans l'importation et la distribution internationale d'« art toyz », des jouets et objets produits en éditions limitées créés par des artistes, illustrateurs et créateurs graphiques.

Il réalise différentes expositions individuelles aussi bien à Barcelone, Gérone que Singapour et Los Angeles et participe à des expositions collectives à Barcelone, Séville, Murcie, Madrid, Berlin, Budapest et Los Angeles.

Il collabore actuellement avec l'actrice et metteuse en scène Agnès Mateus sur les pièces de théâtre *Hostiando a M* et ***Rebota rebota y en tu cara explota*** en tant que cometteur en scène, créateur et réalisateur des vidéos.

Quim Tarrida

Quim Tarrida est un artiste visuel à l'esthétique néo pop influencée par l'art conceptuel. Il débute dans le domaine du dessin et de la BD dans les années 80. En marge de sa production artistique souvent liée à la musique et à la performance, il réalise une œuvre photographique, vidéographique, picturale et sculpturale qui puise dans l'imaginaire de l'enfance perdue, la fascination pour le jouet, la matière organique, la BD. Son œuvre oscille entre le composant ludique et l'artefact belliqueux, et révèle ainsi la mince frontière qui sépare une réalité de l'autre, usant souvent de l'ironie, qui active la puissance de questionnement de la culture. Au cours des dernières années, une partie de son travail a été réalisée en rapport avec l'art sonore, la musique contemporaine, l'action sonore et la performance, notamment des concerts dans lesquels il insère

SPECTACLES À SUIVRE

Mascarades spectacle de Betty Tchomanga du 21 au 26 mars



© Queila Fernandez

HORS-LES-MURS

Portraits de famille - Les oubliées de la Révolution française

Spectacle d'Hortense Belhôte

22 et 23 avril



© Fernanda Tafner